Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 12

Artikel: Le père Chiffons
Autor: Lascaux, Paul de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185724

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ter la nouvelle à sa femme qui l'attendait avec impatience. « Où peut-il s'être attardé, se demandait-elle, et s'il a vendu la Ballise, que va-t-il faire de son argent ?... le perdre peut-être ou le dépenser avec des traînards comme lui. »

Eh bien, non ; elle l'accusait injustement, car Philippe C*** n'avait bu que quelques verres de vin payés par l'acheteur, et il rapportait intact le prix de la vache. Il avait ce qu'on appelle un *grain*, cet état de gaieté que procure un vin généreux et qui déride les fronts.

En arrivant à la maison, Philippe s'arrête sur le seuil et sourit à sa moitié, occupée à rapiécer un fond de culotte. Celle-ci, le regardant par dessus ses lunettes, lui dit :

— Te voilà, enfin ; tu ne peux donc jamais rentrer avant d'avoir dépensé ton argent et visité tous les cabarets.

— Tu vois comme tu m'accuses à tort, Fanchette ; nous n'avons bu que deux litres entre trois..... Ça n'empêche pas que la Ballise est vendue et que mon argent est là, dit Philippe en jetant sur la table son porte-monnaie gonflé d'écus.

La vieille lorgna ce petit trésor, le saisit d'une main sèche et frémissante, puis le fourra sous son tablier.

— Oh ! oh ! dit le mari, pas si vite !... J'ai gagné 15 pièces sur mon marché et il me semble que je puis bien aller prendre un verre avec les amis. Laisse me voir trois francs.

La femme jugeant par le ton de ces paroles que toute résistance serait inutile, laissa trois francs dans le porte-monnaie et mit le reste dans le tiroir de la garde-robe.

L'auberge du village était pleine de monde. Il y avait là des gens de l'endroit, des passagers, des marchands de bétail et des industriels revenant de la foire.

Notre paysan y entra tout rayonnant et répétant à chacun qu'il avait gagné quinze pièces. A 11 heures de la nuit et lorsqu'il voulut payer son écot, il trouva dans son gousset un porte-monnaie qui n'était pas le sien et qui contenait 32 francs.

N'en croyant pas ses yeux, il montra cette valeur aux personnes présentes, expliquant qu'il n'avait que trois francs sur lui. De là mille commentaires, mille suppositions accompagnées d'éclats de rire. On ne tarda pas à se convaincre que quelque hardi coquin, à qui la conversation de notre paysan n'avait point échappé, croyant mettre la main sur une somme importante, avait enlevé le porte-monnaie de Philippe, tout en y substituant le sien, espérant ainsi détourner un instant l'attention de sa victime, distraite et grisée par de nombreuses libations.

Le voleur était-il encore présent, avait-il quitté l'auberge ? c'est ce qu'on ne put savoir, car il ne fit part à personne de sa déconvenue.

Philippe rentrant à la maison en festonnant, dit à sa femme : « Dors-tu, Fanchette ?... Tiens, regarde, tu dis toujours que je perds mon temps au cabaret. J'y ai cependant gagné 32 francs !... »

Le fait, qui nous est raconté par un témoin oculaire, est parfaitement authentique.

Le père Chiffons.

La pluie tombait fine et drue. Une pluie de décembre.

Il était dix heures du soir et si le boulevard des Italiens était presque animé malgré le mauvais temps, il n'en était pas de même de la rue Marcadet. Cette grande voie de communication commence à la rue de la Chapelle et se termine à la route de Clichy.

Les heures venaient de sonner à l'Eglise de Notre-Dame de Clignancourt, lorsqu'un homme et une femme s'engagèrent dans la rue Marcadet : l'homme portait un pain sous son bras. Abrités tant bien que mal dans une maison en construction, les deux individus restèrent d'abord silencieux.

— Que faire ? dit l'homme.

— Coucher dans la rue, répondit la femme avec amertume.

— Ah ! que dirait Renée si elle nous savait ainsi ? reprit l'homme avec désespoir.

— Crois-moi, Raymond, autant en finir ce soir.

— Allons donc, tout n'est pas perdu.

— Comment oses-tu parler ainsi, mon ami ?

Depuis trois heures nous nous promenons pour chercher un garni, puisqu'on nous a chassés du nôtre et partout on nous a refusés, car nous n'avons plus que deux francs et ce n'est pas suffisant pour payer une semaine d'avance.

— Une semaine, oui, dit Raymond, mais une nuit...

— Je te le répète, autant en finir ce soir, que m'importe une nuit... Et demain ?

— Demain, demain, fit l'homme avec impatience, le sort ne sera peut-être pas aussi rigoureux.

Toujours le même ! exclama la femme.

En ce moment, la porte d'une boutique située en face de la bâtisse qui abritait ces malheureux, s'ouvrit et la lumière éclairant la façade permit à Raymond de lire ces mots tracés en couleur jaune sur fond noir.

Chambres et cabinets garnis.
On loge à la nuit.

L'homme s'élança et franchit la rue presque d'un bond afin d'arriver avant que la porte fût refermée. Il était temps. En voyant cet inconnu, qui portait son pain sous son bras, le maître du garni se recula de quelques pas et dit d'une voix dure :

— Que voulez-vous ?

— Vous logez à la nuit ?

— Oui.

— Combien ?

— Deux francs, si l'on est deux.

— Je suis avec ma femme...

— Donnez l'argent. On s'arrangera.

Raymond tendit son unique pièce de quarante sous et s'éloigna pour aller chercher sa compagne.

— Enfin, dit-il, nous avons un gîte !

Ils entrèrent dans le garni. La pluie tombait à flots, la bourrasque se changeait en tempête. L'hôte qui venait d'accueillir les époux Raymond prit une clef, et suivi de ses nouveaux locataires, s'engagea dans un long corridor.

— Hâtons-nous, dit-il, il n'y a que la cour à traverser.

Au numéro 10, l'hôtelier ouvrit, et, posant son chandelier sur une table boiteuse, il dit :

— Pour ce soir je vous laisse ma chandelle, mais si vous reveniez demain, il faudrait vous en procurer une.

Il sortit.

Le père Raymond poussa un soupir et tirant un couteau de sa poche, fit le signe de la croix et entama le pain. C'était le souper de ces pauvres gens.

— Je n'ai pas faim, dit la femme en pleurant.

Le lendemain, un jour blafard pénétra dans la chambre. Accablée de fatigue, la femme dormait d'un sommeil agité ; le mari, que l'inquiétude avait tenu éveillé, se leva en ayant soin de ne pas faire de bruit. Il voulait parler au maître du garni.

— Ah ! c'est vous, dit le logeur quand il aperçut son nouveau locataire. Eh bien, avez-vous dormi ? Et la femme, est-elle reposée ? Ah ! c'est qu'il faisait un temps de chien hier, et vous avez eu de la chance qu'il y ait eu encore une chambre de libre. A propos, il faudra me donner vos noms si vous revenez, votre âge, votre profession, le pays où vous êtes né et de même pour madame. Ici, voyez-vous, vous serez tranquille. J'ai l'œil bon et le poignet solide. Pas de disputes chez moi, pas de batailles.

Et le logeur éclata de rire.

— Buvons-nous la goutte ; demanda-t-il en forme de péroraison.

— Ce n'est guère dans mes habitudes, répondit Raymond.

L'homme lui jeta un regard ironique.

— Farceur, dit-il, c'est pas une habitude, c'est un usage.

Ils trinquèrent.

— Monsieur, dit Raymond après un moment d'hésitation, pourriez-vous nous loger, non pas à la nuit, mais à la quinzaine ?

— Parbleu, dit l'homme, ça vous coûtera moins cher ; je loue généralement à la semaine.

— Eh bien, c'est convenu, dit Raymond toujours en hésitant... mais je ne peux pas payer d'avance.

— Diable ! fit le logeur, vous savez cependant que c'est l'habitude. Enfin, on n'est pas un tigre... Quel état faites-vous Plombier, couvreur, menuisier, tailleur, mécanicien, homme de peine, il y en a tant de ces métiers !...

Raymond garda un instant le silence.

— Je n'ai pas d'emploi en ce moment.

— Ah ! vous êtes employé, c'est bon quand on est du gouvernement, et encore...

Puis, se ravisant, il dit d'un ton différent :

— Eh bien ! alors, avec quoi me paierez-vous si vous ne faites rien ?

C'était d'une logique écrasante, Raymond le sentait bien.

— Tenez, monsieur, nous sommes seuls, reprit le logeur, profitons-en, ça ne durera pas longtemps, vous m'intéressez.

Raymond eut un éclair d'espoir.

Voulez-vous sortir de cette « purée ? » Excusez-moi, c'est le mot consacré pour dire ici la « misère noire », à ce point que j'ai un client qui a été tellement malheureux que le surnom de la « purée » est resté à lui et à sa famille.

— Ah ! si je trouvais un moyen ! Mais après tout, vous ne voudriez peut-être pas.

— Dites, dites, s'écria le malheureux en jetant un coup-d'œil sur la pendule et en tressaillant, car il pensait que sa femme était peut-être réveillée. Que pourrait-il lui dire de plus certain que la veille ?

— Chiffonnez !

Ce mot prononcé tout naturellement avec conviction, produisit un effet difficile à décrire sur l'homme auquel il s'adressait.

(A suivre.)

Le 29 décembre 1813, à 2 heures après midi, 12,000 Autrichiens entrèrent en bon ordre à Genève, défilèrent en partie devant l'Hôtel-de-Ville et furent distribués dans les casernes, les édifices publics, chez les particuliers et dans les campagnes avoisinantes. Il fallut pourvoir immédiatement aux besoins d'une pareille masse d'hôtes et ce ne fut pas petite affaire. Lits, vivres, fourrages, écuries, ambulances, tout devait s'organiser à la fois. Ces nouveaux venus parlaient d'ailleurs des langues inconnues et incompréhensibles ; ils avaient dans leurs poches des monnaies qu'on n'avait jamais vues ; fatigués de la guerre, ils montraient parfois, malgré la sévère discipline maintenue par leurs chefs, des exigences onéreuses pour les particuliers chargés de les héberger, et l'on raconte qu'une femme effrayée de l'appétit vorace de ses hôtes, s'écria qu'on avait bien raison de dire : « Un estomac d'Autriche ; » elle voulait dire d'autruche.

Monsieur X. possède un baromètre à cadran qui fit faire mille suppositions à Françoise, une nouvelle domestique arrivée le matin même des bords de la Mionnaz et qui n'avait jamais vu un *machin* pareil.

L'après-midi, le temps était indécis. Madame, qui désirait sortir, appelle sa domestique.

— Françoise, lui dit-elle, allez voir ce que dit le baromètre.

Françoise y court, et voyant qu'il marquait encore *variable*, elle revint dire à Madame :

— Je crois que Madame a oublié de remonter la mécanique, car ça n'a rien avancé depuis ce matin.

Un petit garçon de 6 ans, qui sait que papa condescend à tous ses caprices, veut absolument entrer dans la chambre de ce dernier pour lui demander quelque chose.

— Mon enfant, dit la mère, je te défends d'entrer dans la chambre de ton père avant midi ; il s'est couché fort tard et il faut qu'il se repose.

Le moutard ne réplique pas ; mais à peine la maman a-t-elle tourné le dos qu'il monte sur une chaise et tracasse l'aiguille de la pendule. Tout à coup le ressort casse avec fracas.

— Petit malheureux, s'écrie la mère accourant au bruit, qu'as-tu fait là ?

— J'ai voulu faire midi, maman.

THÉATRE. — Demain **La Grande Duchesse,** opéra-bouffe en 4 actes ; musique d'Offenbach, qui a eu jeudi un grand succès. On ne peut passer une soirée plus amusante ; tout est excessivement gai, musique et libretto.— Cette pièce sera précédée des **Mésaventures d'un Garde française,** vaudeville en 1 acte.

Le mot de la précédente charade est : *Démon.* Le tirage au sort a désigné pour la prime M. Jules-Léon Capt, horloger, à l'Orient de l'Orbe.

Charade. *(Prime : 3e Série des Causeries).*

L'éclat de mon premier par mon second s'efface ;
Volontiers de mon tout chacun se débarrasse.

L. Monnet.

PIANOS GARANTIS
J.-S. GUIGNARD et Ce
32, Grand-Saint-Jean, Lausanne.
Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes ; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité ; son magnifique. Pianos d'occasion. — *Vente et location aux conditions les plus avantageuses.*
HARMONIUMS

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD ET F. REGAMEY.